

Le Samedi

VOL. III — NO. 39

MONTREAL, 5 MARS 1892

PAR ANNEE, \$2.50.
LE NUMERO, 5 CTS.

PRONOSTIC ELECTORAL



DE QUEL COTÉ VA LE CHAR?

Les conservateurs n'ont qu'à apiter circulairement cette gravure de droite à gauche et ils vont voir l'Hon. M. de Boucherville s'en aller bon train vers le pouvoir. Si les libéraux veulent donner la course à l'Hon. M. Mercier, qu'ils tournent ce numéro de gauche à droite.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centimes.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &
CIE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre àLA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 5 MARS 1892.



Un parapluie écarté trouve toujours une main hospitalière.

Commencer au haut de l'échelle et finir au bas est le succès que tous ambitionnent... dans un cas d'incendie.

Sur un mince cristal l'hiver conduit leurs pas,
Le précipice est sous la glace :
Telle est de vos plaisirs la légère surface,
Glissez, mortels, n'appuyez pas.

"Mon cher, disait madame X... à son tendre époux, un peu porté aux alcools, regarde bien cette statue, c'est Appollon ; celle-ci à côté, c'est sa femme... Appollinaris. Vie-toi à elle.

PRESQUE L'ANE

Le vieux Latulippe, le premier maraicher de l'endroit, passe sur la rue avec un mulet qui n'a que la peau et les os. Un farceur est naturellement tenté de l'apostropher.

— Eh ! Père Latulippe, lui crie-t-il, vous avez la charpente ; il ne vous manque que l'âne.

Le père Latulippe. — Vous, jeune homme, vous avez la gueule, il ne vous manque que les oreilles.

LA MUSIQUE DE WAGNER

Jean Boitsec. — En entendant, l'autre jour, les chœurs de Lohengrin, il m'est revenu quelques petits souvenirs personnels.

Jos Conain. — Qu'était-ce donc ?

Jean Boitsec. — Un soir en revenant du club, ça m'a pris une grosse demie heure pour trouver la bonne clé. Oh ! le beau concert, que ça faisait sur le perron !

PROBLÈME TROUVE

Alice. — Je voudrais bien savoir pourquoi les années bissextiles ont une journée de plus que les autres ?

Alfred. — C'est afin de donner une chance de plus aux jeunes filles.

POUR SON ARGENT



Le garçon de restaurant. — Pardon, monsieur, la bonne tenue est de rigueur dans cette maison.

Le consommateur légèrement allumé. — Il y en a à qui le vin monte la tête : moi, c'est les pieds que ça monte.

MAL DISPOSÉ

Pierre. — Où cours-tu ?

Henri. — Chez le boucher Bonnepoigne.

Pierre. — Alors rends-moi un service. Vas ailleurs.

Henri. — Pourquoi donc ?

Pierre. — L'été dernier, il faisait chaud à faire bouillir de la glace, et j'avais un timbre de poste dans ma poche. Alors, je me dis : "Il faut le sauver." Je rentre chez Bonnepoigne, et je lui demande de mettre mon timbre sur la glace une couple de jours. Il paraît que c'était dans un mauvais moment, car il m'a donné une claque sur la joue, et m'a fait passer la porte à coups de pieds dans le bas des reins. Depuis ce temps-là, je fais tout mon possible pour tuer son commerce.

DES GENS DE LA VILLE

Un bon fermier raconte ainsi son premier dîner de cérémonie chez un gros personnage de la ville.

"Quand j'entraî dans la salle à manger, il n'y avait rien sur la table que des couteaux, des fourchettes, des cuillers et un tas de petits bric-à-brac. Après quelques instants, on apporte le potage. Je me dis en moi-même, puisqu'ils n'ont que cela, je vais en prendre ma part, car j'avais une faim carabinée. Je demande donc quatre fois du potage. Après cela, à ma grande surprise et contre toutes les règles, on apporte une série de plats tout fumants comme je n'en ai jamais vus. J'enrageais. Je m'étais bourré d'un sale bouillon, et je ne pouvais plus toucher à quoi que ce soit."

LE BON FUMEUR



ALLUME A TOUS LES VENTS.

LA NOUVELLE MANIÈRE DE DINER

L'idée parisienne de séparer par groupes les invités à un grand dîner et de les mettre à des tables de quatre commence à s'implanter à New-York, "et je suis d'avis, disait l'autre jour un de nos amis, que cette innovation a du bon et qu'on devrait en faire l'essai dans les grands dîners officiels et autres, qui ne sont pour la plupart qu'une occasion d'ennui et de fatigue, pour ne pas dire de supplice." Il faut, sans doute, que la maîtresse de céans soit douée d'un certain tact et connaisse bien ses convives pour les classer dans l'ordre voulu ; mais avec un peu de bon vouloir de part et d'autre, les choses peuvent s'arranger facilement. En tout cas, l'idée semble bonne et la crainte de paraître manquer de tact ou de s'afficher, ne doit arrêter personne, puisque les choses se passent de cette façon depuis longtemps à la résidence du prince de Galles à Sandringham, et tout le monde s'en trouve bien.

PERPLEXITÉ



— J'pheur pas dire si c'est ma clef de montre ou ma clef de porte. J'veis demander à la police.

CHRONIQUE FANTAISISTE

(Des amis parisiens du SAMEDI)

A MON AMI ET CONFRÈRE, M. ROBERT DOAT

LA FEMME ET LE PATIN

Ce fut certainement à la Femme que vint, avant l'Homme, la tentation de s'aventurer sur la surface polie et miroitante d'un beau lac gelé. Comment la Femme n'aurait-elle pas été séduite, la première, par ce sol de cristal où ses pieds délicats n'auraient plus à craindre de boue, ni même de poussière... !

Et, cette fois, elle n'eut pas à regretter d'avoir cédé à la tentation, car si jamais allure convint bien à la grâce de la Femme, c'est certainement le Patinage. Il lui laisse, en effet, toute la liberté si précieuse de ses mouvements, toute la souplesse de sa taille qu'il rend plus ondulante encore... La femme qui patine ne court ni ne glisse—elle vole ! Et, à la voir ainsi, on comprend mieux que jamais toute la beauté et la justesse de ces images chères aux anciens poètes, quand ils représentaient Vénus et Cérès, ces deux divines femmes, glissant sur les crêtes azurées des vagues, sur les têtes dorées des épis... sans même les courber !

Quand on a vu, une seule fois, patiner une Femme, il faut être ridiculement fat — soi Homme — pour prétendre y rivaliser de grâce avec elle. Et pourtant, cette ridicule fatuité, quelques hommes l'ont eue, et on les voit faire "des grâces," des "effets de torse," comme de misérables baladins ! Les malheureux ne se doutent pas que le secret de la grâce de la Patineuse, c'est qu'elle même ne la soupçonne pas... ! Tandis qu'eux, constamment préoccupés de l'effet qu'ils peuvent produire sur la galerie, sont toujours à la merci d'une chute ridicule où sombrera à jamais leur prestige de "beau cavalier."

JULES BONGRAND, Paris.

SCIENCE DISCUTABLE



(Après les fiançailles.)

Eugène. — Je n'ai jamais aimé avant aujourd'hui, je vous jure même que je n'ai jamais embrassé une jeune fille.

Héloïse. — Je m'en suis aperçue à la manière dont vous m'avez embrassée.

COMBAT HOMÉRIQUE

(Composition de collège.)

Madame L... a eu une drôle d'aventure cet automne. Le boucher avait emporté à la maison un homard monstre, qu'il déposa, avec beaucoup de précautions, sur le perron de la cour. Le pauvre crustacé était en vie, mais, en vrai malin, il contrefaisait le mort. Avec ses grosses pattes étendues et ouvertes dans toute leur largeur, et ses longues barbes que le vent semblait à peine remuer, il avait tout l'air de quelque plante marine. Il se chauffait au soleil comme un bienheureux et semblait guetter une occasion favorable de happer quelque chose au passage.

Le chat de la maison, un matou du meilleur monde, au poil lisse et soyeux, vient à passer. Il aperçoit le homard, qui le voit aussi, mais sans bouger. Le chat s'en approche tout doucement et avec mille précautions; on eût dit qu'il présentait un danger. Il le flaira de tous côtés, mais le homard ne donne pas signe de vie. Indécis, si cet intrus est un objet de bric-à-bric que sa maîtresse vient d'acheter, ou quelque jouet apporté là pour son amusement personnel, le matou en fait deux fois le tour avec les plus grandes précautions, le regarde sournoisement, puis se plante résolument en face. Tout d'un coup, il lui lance une patte. Vif comme l'éclair, le homard l'empoigne de ses pinces puissantes et l'on entend un petit craquement d'os broyés et de chairs, qui se déchirent.

Le homard serre ses pinces; il les serre même de plus en plus fort, comme pour exprimer le bonheur qu'on éprouve d'avoir enfin retrouvé une connaissance perdue depuis longtemps. Mais le chat en a assez. Ces caresses, il les trouve déplacées et même un peu brutales. Il veut lâcher prise et il essaie de retirer sa patte.

Le homard n'est pas de cet avis; il ne serre que plus fort la pauvre patte, et son étroite, une véritable étreinte d'Hercule, aurait fait honneur à Samson lui-même.

Voyant ses bonnes intentions méconnues, le chat a maintenant recours à la ruse et se prépare à jouer un méchant tour à son terrible adversaire. Il se ramasse sur lui-même, et, comme le meilleur des acrobates, il s'élançe en l'air et décrit une courbe savante pour retomber sur ses pattes. Hé las! peine inutile, le homard le suit et retombe avec lui sur le plancher, comme une masse inerte, sans desserrer toutefois ses formidables pinces. Le chat, cependant, ne veut, pas s'avouer vaincu. Il a encore quelques trucs en réserve; il prend sa course et fait deux fois le tour de la galerie aussi rapidement qu'il peut en traînant à la remorque un poids de sept livres, qui bat lourdement le plancher. Maître homard tient bon; il tient toujours la patte qu'il serre affectueusement. Revenu au point de départ, notre chat se jette sur le dos, les quatre fers en l'air, et pendant un certain nombre de minutes, on entend une cacophonie épouvantable, entrecoupée de miaulements plaintifs, de cris discordants, et de bruits sourds occasionnés par la chute d'un corps lourd sur le plancher. Puis l'on aperçoit par moments une queue grossie outre mesure, un amas confus de pattes de chat, de pinces et de barbes de homard, qui se mêlent et s'entrecroisent dans le plus beau désordre. Mais rien n'y fait; et lorsque le chat, à bout de forces et tout meurtri, demande piteusement quartier et veut renoncer à une plus longue lutte, le homard, aussi frais et aussi dispos que dès la première heure, est toujours là qui lui fait face, semble le narguer et rire de son impuissance. Jamais dans son pays, au fond des grandes mers, il ne s'était diverti de pareille façon, et complètement revenu de ses préjugés d'outre-mer, il s'avouait franchement que, même sur le terrain des vaches, il y avait encore moyen de s'amuser.

Attirée par un bruit aussi insolite, madame L... sort et, apercevant son favori aux prises avec un étranger, elle se jette résolument sur ce dernier et cherche à lui arracher sa proie. Le chat se réfugie sur les genoux de sa maîtresse et s'accroche à ses jupes. Une nouvelle lutte s'engage, et cette fois plus terrible, car ils sont trois maintenant dans l'arène.

LE RESPECT DU A L'AGE



Lui. — C'est incroyable! Un cheveu noir dans le beurre!

Elle. — Qu'est-ce qu'il y a d'incroyable là dedans?

Lui. — Il est assez vieux pour avoir des cheveux blancs.

LA FOI QUI SAUVE



Une dame en visite. — Comment pouvez-vous me dire que votre maîtresse est sortie quand je viens de l'apercevoir dans la fenêtre!

La servante. — Ah! ça! Je le sais qu'elle est sortie; c'est elle-même qui vient de me le dire; elle ne m'a jamais menti encore.

Le chat tient la jupe, la femme tient le chat, mais le homard tient toujours le chat par la patte. La bataille menace de s'éterniser, car le homard est têtu comme pas un. Voulant y mettre fin, la femme indiquée saisit chat et homard et emporte le tout à la cuisine, où, au moyen d'un fer tranchant, elle force enfin le vaillant homard de desserrer ses terribles tenailles.

Depuis ce jour, le matou a les crustacés en horreur et s'en tient à une distance respectueuse.

LE GÉNIE DES AFFAIRES

Le propriétaire du "Mangelwurzelshire Banner" publie l'entreillet suivant:

"Lundi dernier, nous avons pris une police d'assurance contre les accidents, et dix minutes après, nous avons eu la chance inouïe de nous casser deux de nos jambes. Nous avions droit à une compensation de \$500 que nous avons touchée.

"Comme il ne nous a coûté que \$50 pour nous faire radouber les deux jambes et que nous n'avons été nullement empêché de continuer notre besogne de rédacteur en chef, nous calculons que c'est un profit clair de \$450."

TROP DE PRÉCAUTION

Une femme, qui aimait à prendre son petit verre, envoie son jeune garçon lui chercher à l'auberge du coin sa libation de tous les jours, avec fortes recommandations sur ce qu'il aurait à faire dans le cas où l'oncle, qui était attendu incessamment, se trouverait à la maison à son retour.

En effet, la première personne que le petit garçon aperçoit en revenant à la maison, c'est l'oncle redouté. Il dépose donc son panier, sans mot dire, comme il en avait été convenu.

Quelques instants après, la mère jouant à l'indifférence, lui dit:

— J'espère que tu n'as pas oublié de te faire donner un petit morceau de suif avec?

— Du suif! pour quoi faire? s'écrie le garçon tout ahuri, on ne met pas de suif dans le whiskey.

I
La lune dans son plein.II
Temps clair.III
Brouxoux.IV
Dernier quartier.V
Déclin.VI
Éclipse totale.

SUPERSTITIONS IRLANDAISES

Il règne en Irlande, principalement parmi le bas peuple et les classes illettrées, certaines croyances qui, malgré leur absurdité, sont au fonds très amusantes; c'est surtout dans le Nord que ces superstitions sont le plus propagées. Inutile de dire que la trouvaille d'un fer à cheval y est regardée, comme de bon augure; et que ce fer est triomphalement rapporté à la maison, où on le conserve religieusement. Voici quelques unes des superstitions les plus répandues :

A Tipperary, dans le Munster, faire la rencontre d'une femme, qui a les cheveux rouges, ou d'une pie seule, est un signe de malchance. Un habitant, qui ferait pareille rencontre, en se rendant au marché avec une charge, rebrousse-rait immédiatement chemin.

La rencontre, au contraire, de deux pies est un bon signe; en voir trois, c'est dire qu'il y aura un enterrement dans le voisinage avant la fin de la semaine; quatre signifient un mariage et cinq, une naissance.

Dans presque toutes les paroisses de l'Irlande, il existe des puits, dont l'eau, au dire des gens, guérit ou empêche les maladies, mais, pour cela, il y a certaines règles à observer.

Encore dans le Tipperary, il existe un de ces puits merveilleux, qui a le don, d'après la croyance populaire, de vous prémunir contre les maladies de toutes sortes, si vous vous laissez couler sur la tête l'eau qui sort du plus gros des deux jets, alimentant ce puits mystérieux. Il faut toutefois que cette douche se prenne le 21 Juin et le 21 Décembre de chaque année.

Prise au 21 Juin, les maladies n'auront pas d'empire sur vous avant le 21 Décembre suivant; et si vous renouvelez à cette date, vous êtes bon jusqu'au 31 Juin, en suivant; mais dans chaque

cas la personne, qui fait l'immersion, doit répéter pendant l'acte ce distique :

*I hold my head beneath the spout,
For to drive all sickness out.*

Je tiens la tête sous ce jet d'eau, afin de chasser toute maladie.

Un ami nous dit que le 21 Juin, 1890, il se décida à en faire l'essai. Il se porta comme un charme jusqu'au 21 Décembre suivant. Ce jour-là, il se rendit de nouveau au puits et se conforma, en tout point, aux usages établis. Il tombait une grosse bordée de neige.

Mais, hélas! le lendemain, il se réveillait avec une attaque de grippe des plus prononcées.

Le 21 Juin aussi, bon nombre de gens à la campagne allument de gros feux de joie, et lorsque le feu est à son apogée, ils font passer par trois fois leur bétail à travers les flammes, afin, disent-ils dans leur jargon, "de les préserver des intempéries des saisons."

La famille tout entière y passe ensuite pour les mêmes raisons.

Lorsque le feu est complètement éteint, les gens prennent des poignées de cendres qu'ils rapportent à la maison et qu'ils déposent soigneusement en arrière de l'âtre. Ils croient par ce moyen éloigner de leurs demeures les accidents et les revers et sont sûrs, tant que ces cendres n'auront pas disparu, que pour les douze mois à venir, ils ne manqueront pas de combustibles.

Les personnes, qui ont voyagé en Irlande, ont été à même de remarquer plus d'une fois que les chaumières ou huttes, dont les toits sont en chaume, ont généralement au-dessus de la porte d'entrée une petite plante verte, qui y pousse. C'est un jeune arbuste, qui est censé avoir la vertu de protéger le logis contre le feu. Je ne sais pas si cette plante a un nom technique, mais dans le patois du pays, on l'appelle "thour-peen."

Une autre croyance assez généralement répandue, c'est que pour faire disparaître une tache sur l'œil, il suffit de regarder par trois fois, avec l'œil malade, à travers un jonc de mariée ou bien de prendre un limaçon et de le tenir devant l'œil pendant qu'on récite un vers quelconque.

Une autre coutume veut que les gens non mariés se rendent le soir du premier Novembre chez quelque voisin ami, ayant soin, au préalable, de se mettre dans la bouche neuf grains de blé. Le premier nom que l'on entend prononcer, en entrant, est celui de la personne avec laquelle on doit se marier. Vous ne réussirez jamais, après le premier novembre, à faire goûter à un paysan irlandais, le fruit de l'aubépine, (*hawthorn*) parce que, disent ils, le "pockeen" a versé de sa salive dessus.

Les vieilles commères font les plus drôles de pronostics sur la naissance des enfants. Si l'enfant naît le lundi, il sera beau; si c'est le mardi, il sera plein de charmes; le mercredi, il aura le malheur pour partage; le jeudi, il fera de longs voyages; le vendredi, ça sera un homme caressant et charitable; le samedi, il aura à travailler dur pour gagner sa vie; mais l'enfant, qui a le bonheur de naître le dimanche, sera jovial, d'un esprit vif et enjoué, il sera d'un naturel aimant et gai.

Lorsqu'un paysan meurt, l'usage veut qu'on allume un grand feu dans l'âtre et qu'on le tienne allumé tant que le corps n'est pas parti de la maison. La troisième nuit, il faut placer une pipe neuve, du tabac, et une bouteille de whiskey, sur une chaise près du feu; car il est entendu que, ce soir-là, l'esprit du trépassé reviendra pour la dernière fois sur la terre, visiter les lieux qui lui étaient chers, et que ce serait manquer aux égards qu'on lui doit et aux lois de l'hospitalité, que de ne pas le recevoir comme il faut.

DANS SES MOMENTS LUCIDES



Le médecin.—Comment est le malade, ce matin ?
La garde-malade.—Assez bien. Il ne divague pas comme hier.
Le médecin.—De quoi semble-t-il parler surtout ?
La garde-malade.—Surtout de vous. Il disait il n'y a pas cinq minutes : "Cette vieille blague de docteur imbécile retarde bien ce matin !"

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

A travers les journaux Parisiens)

Chez le médecin :
 —Docteur, j'ai un rhume de cerveau atroce. Que faut-il que je prenne ?
 Le docteur, après un instant de réflexion :
 —Un mouchoir, d'abord !

A la police correctionnelle :
 On amène un affreux chenapan convaincu de nombreux vols.
Le président.—Accusé, votre nom ?
Le prévenu.—Je demande à garder l'incognito.

On s'entretient de X... qui n'a jamais passé pour un brillant causeur.
 Quelqu'un demande :
 —Avez-vous remarqué comme il parle du nez ?
 —Parbleu ! riposte un camarade, il faut bien qu'il parle de quelque chose...

Ci-GIT X...

La seule place qu'il n'ait pas sollicitée

Une jeune anglaise dîne en compagnie de son professeur de français. Après avoir bu un verre de champagne :
 —Aah ! dit-elle, c'est un nectar !
 —Quand il s'agit de liquide, reprend le professeur, on dit un hectolitre !

Deux docteurs se retrouvent après s'être perdus de vue depuis l'internat.
 Se rappelant bien des souvenirs de jeunesse.
 —Et Prosper, qu'est-il devenu ?
 —Prosper ! oh ! il y a longtemps que je l'ai désigné.

Actualité ? On demandait hier au docteur X... quelle différence il y a entre la grippe et l'influenza.

—C'est bien simple, répondit-il ; quand on guérit, c'est la grippe ; quand on en meurt, c'est l'influenza.

—Vous êtes accusé de vagabondage.

—J'ai un métier...

—Lequel ?

—Serrurier... C'est moi qui ai fabriqué la clef des champs !

Le docteur X... vient de perdre un de ses meilleurs clients et, contre l'usage, il l'a conduit jusqu'à sa dernière demeure.

Tout à coup, il s'approche de la fosse béante et d'une voix émue il murmure :

—Sans rancune, n'est ce pas ?

Un terrible avaro, c'est X...

Z... disait l'autre jour en parlant de lui :

—Quand X... sera en enfer, il dira au diable chargé de le rôtir : "Ne mettez pas tant de fagots, mon ami, je brûlerai bien à petit feu."

M. de Calinaux, président de tribunaux, procède à l'audition d'un témoin.

—En traversant la salle à manger, avez-vous remarqué quelque désordre ?

—Non, Monsieur le président, je n'avais pas de lumière et la pièce est très sombre.

—Témoin, vous voulez en imposer à la Justice. Comment auriez-vous vu qu'il faisait sombre, puisque vous n'aviez pas de lumière ?

Au Tribunal :

—En somme, l'accusé est moins coupable qu'on ne le dit.

Vous l'accusez d'avoir pris une somme de deux cents francs, mais il n'a pas touché au portefeuille, qui contenait dix mille francs.

L'accusé fond en larmes.

Le président touché :

—Vous vous repentez ?

L'accusé :

—Oh ! oui... de n'avoir pas vu le portefeuille.

Un membre de la Société protectrice des animaux parle de l'éducation qu'il a donnée à son chien.

—Elle est telle, dit-il, que lorsqu'il rencontre un levraut dans les champs, il le prend délicatement par la gueule et le rapporte à sa mère.

Au petit théâtre de Noisy-le-Sec, on donnait dernièrement une représentation de *Cartouche*.

L'affiche annonçait :

"Les rôles de voleurs seront remplis par des amateurs du pays."

Un député, ami du gouvernement, et que l'on questionnait sur la suppression de la censure, a répondu :

—La censure, qu'on la rase ! Je m'en moque, pourvu qu'on maintienne la claque !

Petit passe-temps pour malades :

Mon premier est un département célèbre par ses volailles.

Mon second est un phénomène maritime.

Mon troisième est une chose qui danse trop souvent.

Mon quatrième est une lettre de l'alphabet.

Mon tout : ne cherchez pas... Influenza !

L'ART DE NE PAS DONNER

Un inspecteur visite une pauvre école de campagne et s'adressant à l'un des moutards :

—As-tu une bourse, mon petit ami ?

L'élève.—Non monsieur.

L'inspecteur.—C'est malheureux, car j'y aurais mis trente sous.

La semaine suivante, nouvelle visite de l'inspecteur, mais le petit garçon s'est procuré une bourse. L'inspecteur l'appelle de nouveau.

—As-tu une bourse cette fois-ci, lui dit-il.

L'élève (la lui tendant).—Oui, monsieur j'en ai une.

L'inspecteur.—C'est malheureux, sans cela je t'aurais donné trente sous pour en acheter une.

SOLEIL DU SOIR

(SONNET)

(Pour le SAMEDI)

Quand les pommiers seront en fleur,
 Dans les vergers de la colline,
 Nous irons rêver, Valentine,
 A l'amour, à notre bonheur...

Le soleil, dorant de splendeur
 Les champs, à l'heure qu'il s'incline,
 Mettra sur ta joue mutine,
 Un atôme de sa rougeur...

Il me semblera dans ma joie,
 Prendre un bien long, très long baiser.
 Dans ce beau soleil qui flamboie...

Mais au moment de t'embrasser,
 Voyant le soleil disparaître,
 Notre amour ne fera que naître !...

J. B. CHATRIAN.

Bruxelles, Belgique.

UNE BELLE MALADIE A L'HORIZON



Le premier crime de contrebande.

Les grandes influences électorales



— J'ai dit à mon candidat : " Cette année je vais tourner tout le deuxième rang en votre faveur ". Quand tu auras besoin de quelque chose du gouvernement maintenant, tu viendras me trouver.

UNE BONNE DOSE DE SANGSUES

Un médecin est mandé en toute hâte pour soigner un mineur, tombé malade subitement. Il ordonne qu'on lui mette des sangsues aux tempes et qu'on lui fasse manger quelques huitres.

Comme le mineur et sa femme demeuraient à une assez bonne distance de la ville la plus proche, le bon docteur se charge d'envoyer les médicaments par un de ses gens et fait forces recommandations à la ménagère, bonne personne du reste, mais fort peu instruite sur la manière d'administrer des remèdes.

Le lendemain, il revient voir son malade et témoigne sa joie de le trouver si bien portant.

— En effet, lui dit celui-ci, je me sens infiniment mieux. Ce sont ces petite bêtes noires qui m'ont soulagé. Elles sont délicieuses au goût et j'ai pu les avaler sans le moindre effort. Mais les autres affaires blanches dans des écailles, que vous m'avez envoyées, ne valent rien du tout. Elles ne mordaient seulement pas, bien que je les ai gardées des heures. Ennuyé à la fin, j'ai appelé ma femme et je les ai fait jeter.

HISTOIRE DE TOUS LES JOURS

Elle était belle, avec ses cheveux blonds ; et il l'aimait profondément. Mais voilà qu'un joueur de " foot ball " vient se mettre en travers. Elle donne naturellement congé à celui à qui elle avait juré un amour éternel.

Ils se séparèrent en colère ; et elle demanda la restitution de ses lettres. Sans retarder d'une journée, il les lui renvoya avec la note suivante :

" Je vous renvoie vos lettres ainsi que la petite tresse de cheveux rouges que vous m'aviez donnée."

C'est depuis ce temps-là qu'elle le déteste horriblement.

Pas de tricherie au Colin-Maillard



— Il voit d'un œil ! Ce n'est pas franc !

L'ART DU MÉDECIN

Un célèbre médecin est appelé un jour auprès d'une grande dame dont la seule maladie est l'excès de bonne chère et de *far niente*. Le lui dire ! Inutile. Alors il imagine la prescription suivante :

" Levez-vous à cinq heures tous les matins ; faites une promenade d'une heure et prenez une tasse de thé. Faites encore une petite excursion d'une heure, après quoi vous prendrez une tasse de chocolat. Vous déjeunerez à huit heures."

La santé de la malade s'améliore rapidement, jusqu'à ce qu'un bon jour, le médecin voie arriver chez lui, à bride abattue, le coupé de l'intéressante malade. A peine la voiture est-elle arrêtée que la patiente s'écrie :

— Docteur, que faire ? J'ai pris mon chocolat avant mon thé ?

— Alors, répond le médecin, retournez aussi vite que possible, et prenez ce vomitif.

La santé de la dame n'a, depuis, cessé de s'améliorer. Ces princes de la science !

LE TALENT DE L'OBSERVATION

" Messieurs, disait un vieux professeur, en s'adressant à ses élèves, vous ne vous appliquez pas assez à exercer les facultés dont la nature vous a doués. Prenons par exemple celle qui nous permet de nous rendre compte de ce qui se passe sous nos yeux, ou des objets qui nous entourent, la faculté d'observer."

Ce disant, il plaça sur son pupitre un bocal en faïence, qui contenait une composition chimique des plus nauséabondes.

" Lorsque j'étais étudiant," dit-il, " je cultivais avec un rare soin mon sens du goût," et il trempa un doigt dans le pot et se le met dans la bouche.

" Goûtez, messieurs, goûtez," dit le professeur, " et exercez votre coup d'œil." Et il passe le bocal devant les élèves, qui, à tour de rôle, y plongent un doigt qu'ils se mettent ensuite courageusement dans la bouche, mais en faisant mille grimaces épouvantables.

En les voyant, le professeur s'écrie : " Messieurs, vous voyez bien que vous ne savez pas vous servir de vos sens, car si vous y eussiez regardé de plus près, vous vous seriez aperçus de de ma petite supercherie. Je ne me suis pas mis dans la bouche le doigt, que j'avais trempé dans ce bocal infect."

REÇU PAR LE FRÈRE

Elle n'avait pas encore fini sa toilette, quand la fille de chambre annonça la visite du prétendu.

Elle envoya donc son jeune frère lui tenir compagnie pendant quelques minutes.

En entrant au salon, le jeune espiègle entame avec l'amant de sa sœur le dialogue suivant.

— C'est toi, le prétendant à la main de ma sœur Louise, n'est-ce pas ?

— Oui, dit le jeune homme assez amusé.

— As-tu des argents en banque ?

— Oui, un peu.

— Cet argent est déposé en ton nom propre, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Et crois-tu qu'il va rester longtemps à ton nom, lorsque tu auras épousé Louise ?

— Mais... je... crois qu'oui.

— Faut voir. Louise aura bien son mot à dire là-dessus.

Le visiteur commençait à ressentir un certain mal aise.

— Tu fumes, n'est-ce pas reprit l'incorrigible questionneur.

— Oui, un peu.

— Et t'imagines-tu que tu fumeras, lorsque tu auras épousé Louise ?

— Mais, j'espère bien.

Et bien ! Louise aura son mot à dire là-dessus. L'amant se sentait de plus en plus mal à l'aise.

— Tu fréquentes aussi les clubs, je suppose ?

— Oui.

Et tu comptes bien continuer, lorsque tu seras le mari de Louise ?

— Mais je l'espère bien.

— Eh bien ! tu as tort. Louise aura aussi son mot à dire là-dessus.

Le galant devenait cramoisi.

— Ecoute, mon petit bonhomme, dit-il à la fin tout à fait exaspéré, j'ai un pressant rendez-vous

LES AFFAIRES SONT LES AFFAIRES



Le père. — Il va falloir réduire les dépenses.

Le fils. — Mais, père, les affaires sont bonnes, extraordinaires même !

Le père. — Je sais ; mais vois-tu, il faut qu'elles soient plus extraordinaires.

que j'avais oublié. Il faut que je m'y rende sur le champ. Va trouver ta grande sœur Louise, tu lui diras que je suis parti et l'on verra bien si elle aura aussi un mot à dire là-dessus.

Et il partit.

LES GRANDS ÉVÉNEMENTS DE LA VIE

Mr B... est descendu à Québec pour affaires urgentes.

A peine installé à l'hôtel St-Louis, il reçoit un télégramme de sa chère moitié, le mandant en toute hâte à la maison.

Mr B... est père de famille depuis près d'un an, et les plus noirs pressentiments l'assiègent. Il prend le premier train pour Montréal.

En arrivant à la maison, il se précipite dans les bras de sa femme et lui demande avec un tremblement dans la voix, la cause de son rappel.

La jeune femme lui dit du ton le plus calin :

— Non, mon Georges, tu ne te l'imaginerai jamais ! Bébé a dit hier " maman " pour la première fois !

LES SYMPTOMES DE LA GRIPPE



I
Quand vous voyez un monsieur s'arrêter tout à coup comme ceci.....
II
et ensuite comme cela.

LA VRAIE QUESTION

Un avocat, grand zélateur de la tempérance, écrit :

—N'est-ce pas une honte de songer qu'il se dépense annuellement dans le pays plus de vingt millions en boissons de toutes sortes ?

Un badaud dans la foule.—Oui, pour sûr, c'est triste. Et dire qu'on n'a rien fait pour en diminuer le coût.

THEATRE-ROYAL



Une foule nombreuse encombre tous les soirs ce théâtre. "The dangers of a great City," mélodrame par Olivier North, est une pièce émouvante et à effets scéniques.

Mlle Ramie Austen est l'héroïne de la pièce et remplit à perfection son rôle ou plutôt ses rôles, car elle paraît dans trois caractères différents. Tantôt la demoiselle de grande maison, qui connaît tout son monde, tantôt une coureuse du Bowery, tantôt sœur de charité, elle remplit ces différents rôles de manière à enlever les applaudissements de la salle. Elle a une diction facile et une voix des plus sympathiques.

Mr Doré Davidson, qui joue le rôle principal, est à la fois détective, contrefacteur italien, et, à ses heures, marchand ambulancier des plus juifs. Mr Davidson aime les pièces à sensation et dans "The dangers of a great City," son talent a beau jeu ; c'est une véritable boîte à surprise.

Les autres acteurs de la troupe sont tous à la hauteur de leurs rôles. John Birch fait un Lunny Lunnions des plus acceptables. George Mason, surtout, a plus d'une fois soulevé les applaudissements par sa personnification du banquier décaqué de Wall Street.

La mise en scène et les décors ne laissent rien à désirer. "The dangers of a great City" seront répétées samedi dans l'après-midi et le soir.

La semaine prochaine, l'affiche nous annonce "Master and Man," une des plus grandes productions dramatiques de la saison.

UN PIED ENCOMBRANT

Un cordonnier, qui se trouvait trop à l'étroit, s'était adressé, à plusieurs reprises, à son propriétaire pour faire agrandir sa boutique, mais toujours sans succès.

Enfin, une chance inouïe de revenir à la charge se présente. Le propriétaire, qui était un homme de fort belle taille, avait surout des pieds d'une longueur peu commune. Il envoie un jour une paire de bottes avec ordre de les réparer au plus vite.

Le cordonnier ne perd pas de temps ; il en garde une, mais renvoie l'autre à son propriétaire en disant qu'il est tellement à l'étroit qu'il ne peut pas loger les deux bottes à la fois dans sa boutique.

Le propriétaire comprit cette fois, et, le lendemain, les ordres nécessaires étaient donnés pour agrandir la maison.

THEATRE LYCEUM

Une compagnie burlesque, dite "London Gaiety Girls Company", joue cette semaine à ce théâtre. C'est une compagnie burlesque de première classe et qui n'a aucun rapport avec la troupe de la semaine dernière.



A en juger par la foule nombreuse et compacte qui se presse tous les après-midi et le soir aux abords de ce théâtre et les applaudissements nombreux qu'accueillent les différents acteurs et surtout les jolies actrices, les habitués de ce théâtre n'ont pas lieu à se plaindre.

Les représentations ont lieu l'après-midi et le soir.

Mr. Moore est un gérant infatigable et mérite l'encouragement qu'il reçoit depuis quelque temps.

RAPPEL PRATIQUE

Les Japonais ont une manie à eux de témoigner leur contentement, lorsqu'ils voient une pièce de théâtre bien jouée. Ils jettent une partie de leurs habits sur le théâtre, et la représentation finie, ils les rachètent à des taux fixes d'avance. L'argent du rachat devient alors la propriété de l'acteur ou de l'actrice, qui a su provoquer leur enthousiasme.

LE CAPITAINE WOLSELEY INTER-LOUÉ

Lorsque le vicomte de Wolseley, le héros peu considéré de la première campagne du Nord-Ouest, n'était encore que simple capitaine du 90e, il était la terreur des soldats aux jours de parade. C'était un véritable Martinet, rien n'échappait à ses yeux de lynx, et malheur au pauvre diable qu'il trouvait en défaut.

Il avait, dans sa compagnie, un gaillard de six pieds, véritable fils de la verte Erin et qui était osé en diable.

Attaché à la boutique du tailleur du régiment, il n'assistait aux exercices qu'une fois le mois. Quelques jours avant l'inspection, son fusil tombe à l'eau ; il le repêche, et le porte à la caserne, sans s'en préoccuper autrement. Naturellement, le fusil se rouilla bel et bien.

Le deuxième jour de la revue arrivé, il prend son arme, essuie un peu le canon à l'extérieur et se rend à la parade.

En faisant la revue, le capitaine arrive devant Pat, regarde son fusil, puis s'écrie :

"Mais votre fusil est crassement sale, qu'est-ce que cela veut dire, monsieur ?"

Pat ne paraît nullement déconcerté ; il regarde son fusil et répond avec un aplomb imperturbable :

"C'est pourtant vrai ! du diable, si j'y comprends quelque chose. J'en suis plus interloqué que vous, mon capitaine."

La hardiesse de sa réplique le sauva de plusieurs jours de cachots.

Wolseley en resta stupéfait, hésita un peu et passa outre, comme un homme à qui une tuile serait tombée sur la tête.

ET L'ON DIT QUE L'INDUSTRIE MANQUE DE BRAS !



--QUI VEUT ME METTRE CES PATINS ?

LES MEDECINS

ET LES MALADES



Une Prescription



Madame — je ne me trouve pas bien et cependant j'ai
 l'impudence, je dors et je bois bien
 Docteur — Je vous prescris quelque chose qui
 fera disparaître tout cela.



— Toujours en deuil, ce docteur-là !
 — Dame ! que voulez-vous ? il en est terre janyé !



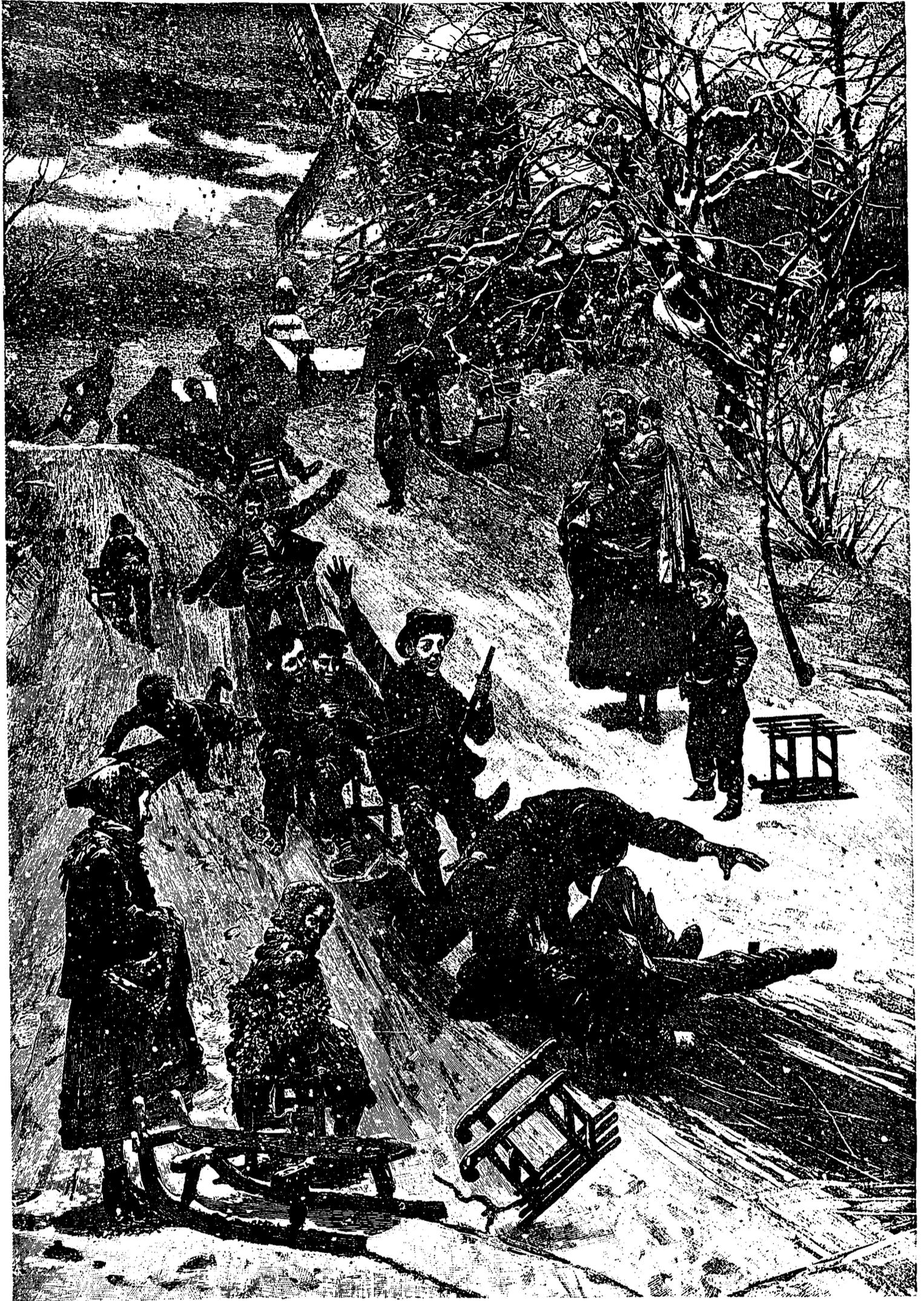
Le docteur — Remettez, chère dame, je n'ai pas en-
 core vu votre langue.
 Le mari. — Ah ! chère docteur, ne la regardez pas,
 elle est si mauvaise.



— Docteur, qu'est-ce que cela pourrait bien être ? j'ai les deux pieds si gonflés ?
 — Voyons, cher monsieur, vous êtes étonné d'avoir les pieds gonflés, quand vous
 achetez toujours de nouvelles chaussettes sur les vieilles !

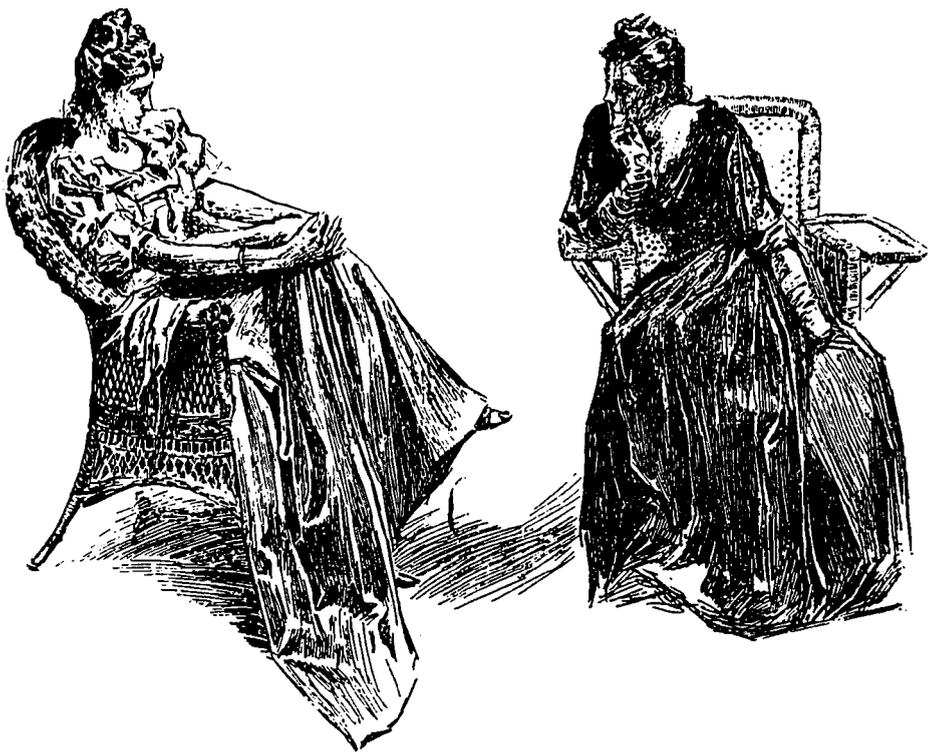


— Eh bien ! vous avez suivi mon régime, et j'estime qu'il ne
 vous manque plus rien ?
 — Oui, mais six semaines que je suis votre régime, j'
 plus que la gonfle aux deux pieds, un ébranlement
 articulaire et des maux de tête affreux ; à part ça, je
 ne manque plus rien.



LES DERNIERS PLAISIRS DE L'HIVER

LES MARIAGES FIN DE SIÈCLE



Estelle.—Crois-tu être heureuse en ménage ?

Hélène.—Certainement oui. Du reste, si je ne le suis pas, Arthur m'a promis de divorcer ou de se suicider.

CONTEMPLATION

Qu'il est doux de rêver, le soir, au pied d'un chêne,
Au fond d'un gai vallon,
A l'heure où le soleil ne dore plus la plaine
Et fuit à l'horizon !

La fleur ne brille plus de la couleur si vive
Qu'elle avait le matin,
Tandis que l'oiseau dort sous la feuille craintive
Et cesse son refrain...

La nuit vient : tous les bruits s'apaisent ou s'éloignent.
On entend seulement,
Le murmure des eaux et les bruits qui rejoignent
L'étable lentement.

Et le son prolongé de leurs lourdes sonnettes
Se mêle aux cris plaintifs
Des insectes cachés sous l'herbe, des rainettes
Et des grillons craintifs...

Et l'on entend au loin la cloche du village
Qui sonne l'Angelus,
Et dont l'écho s'éteint au fond du paysage
Comme un soupir confus...

Alors, c'est le moment où l'âme recueillie
Doit s'élever aux cieux,
Et vers le créateur qui lui donne la vie
Faire monter ses vœux.

GABRIEL DRAGON.

UN MONSIEUR DÉTERMINÉ

Deux amis, qui ne s'étaient pas vus depuis des années, se rencontrent dans un wagon de seconde classe. Ils sont assis en face l'un de l'autre et devisent tranquillement entre eux des jours d'autrefois.

Le conducteur passe et demande à contrôler les billets. Apercevant sur le siège un lourd portemanteau, il dit au voyageur assis à côté.

— Veuillez, monsieur, mettre ce portemanteau sur le plancher.

Le monsieur fait semblant de n'avoir pas entendu.

— M'avez-vous compris, monsieur ? je vous ai prié d'ôter ce portemanteau de dessus le siège.

— Fichez-moi donc la paix, répondit le voyageur d'un ton méprisant.

Le conducteur se fâche, entre dans le compartiment, et dit, d'un ton de courroux :

— Je vous demande pour la dernière fois si vous voulez enlever ce portemanteau ?

Le monsieur, tout rouge à son tour, répliqua :

— Non, je vous dis, et si vous m'ennuyez davantage, je vais vous dénoncer.

— C'est ce que nous allons voir, dit le conducteur furieux, en sortant du wagon.

A la station suivante, le train devait s'arrêter trois minutes.

Aussitôt arrivé, le conducteur va trouver le chef de gare et lui fait son rapport. Ils se rendent tous deux auprès du réfractaire, et le chef lui dit.

— Veuillez donc, monsieur, enlever ce portemanteau.

— J'ai déjà eu l'honneur de dire à monsieur, (en désignant le conducteur) que je ne le ferai pas, répond le passager d'un voix courroucée.

— En ce cas, monsieur, il faut descendre de wagon, je ne puis vous permettre d'aller plus loin.

— Jamais de la vie ! je prétends rester ici jusqu'à destination.

Dans l'intervalle, tous les gens qui se trouvaient sur la plateforme, s'étaient massés aux approches du wagon, histoire de s'amuser un peu.

— Sortez, monsieur, s'écria le chef de gare, de toutes les forces de ses poumons.

— Je ne sortirai pas et je prends tous ces gens à témoin des insultes que vous me faites.

Le chef furieux envoie chercher la force armée. En ce moment un inspecteur de la voie accourt et dit :

— Nous voilà sept minutes en retard. Puis, se tournant du côté du passager déterminé, il ajoute :

— Pourquoi faites-vous tout ce trouble ?

— Mais qu'ai-je à faire avec ce portemanteau ? répond le voyageur.

— N'est-ce donc pas le vôtre ?

— Pas du tout.

— Alors, c'est peut-être le vôtre, hasarda le chef de gare, en s'adressant à l'autre voyageur, qui, tout le temps, n'avait pas desserré les dents.

— Oui, monsieur. A cette réponse

inattendue, faite avec une simplicité d'enfant, mais d'un ton tant soit peu gouaillieur, la foule se mit à rire aux éclats.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas dit plutôt ? reprit le chef de gare.

— Me l'avez-vous demandé ?

La foule de rire de plus belle.

— Alors, monsieur, ôtez votre portemanteau de dessus le siège.

— Avec plaisir, monsieur.

Et il s'exécuta de bonne grâce.

— Seize minutes en retard, grommela le conducteur, et l'on reparti à fonds de train.

QUEL EST LE PLUS FORT MONTANT DÉPENSÉ DANS UNE ÉLECTION ?

Lord Milton a dépensé plus d'un million et quart pour son élection dans le York shire, après la dissolution des Chambres, en 1807. Trois candidats avaient été mis en nomination pour les deux sièges vacants ; c'étaient William Wilberforce, le philanthrope et l'ennemi de la traite des Noirs. Lord Milton, fils du comte de Fitzwilliam, et l'honorable H. Lascelles, fils de Lord Harewood. La lutte, qui a été la plus coûteuse dont l'histoire fait mention, et dans laquelle plus de deux millions et demi de dollars ont été englouties, a été désignée assez à propos "l'Austerlitz électoral." La votation se continua pendant quinze jours, et il y avait treize bureaux de votation. Wilberforce et Lord Milton furent élus comme suit : Wilberforce, 11,806 ; Milton, 11,177 et Lascelles, 10,989. Les deux candidats qui ont eu le moins de votes, sont ceux qui ont fait le plus de dépenses ; ils voulaient à tout prix la défaite de Wilberforce.

Lors de la contestation d'élection pour le bourg de Northampton, les comtes d'Halifax, de Northampton et de Spencer, avaient chacun leurs préférés et ils dépensèrent des sommes fabuleuses pour faire prévaloir leurs idées. Le nom de "Spendthrift election" lui est resté. Lord Spencer dépensa £100,000 ; et les deux autres £150,000 chaque, ce qui fait un total de £400,000 pour une seule élection. Les bureaux de votation sont restés ouverts pendant quatorze jours, et le recompte a duré six semaines, avec, à la fin, un nombre égal de votes. On finit par s'entendre et on laissa au hasard le choix du candidat. Le sort fut favorable à Lord Spencer, qui nomma aussitôt un de ses amis, qui était aux Indes.

COMMENTAIRES POLITIQUES



LA PHILOSOPHIE DES ÉLECTIONS

CINQ HEURES EN BALLON



I
—Lâchez tout !



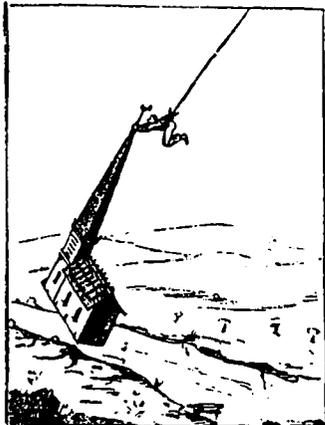
II
Hélas ! Ce fatal grapin !



III
Une illusion d'enterée.



IV
A quoi se fier ?



V
Lui qui avait toujours eu confiance dans l'église.



VI
Du fond de la mer



VII
Au sommet des nuages.



VIII
Changement de front.



IX
Sauré !

CORRESPONDANCE

(Pour le SAMEDI)

COMMENT MANGEAIENT NOS PÈRES

Nous ne voulons pas rappeler l'appétit de nos aïeux, qui est légendaire, ni certains mets assez bizarres, qu'ils appréciaient fort, mais bien la façon dont ils mangeaient, alors que les assiettes et les fourchettes étaient à peu près inconnues en France. Les assiettes, en effet, étaient encore chose rare au quinzième siècle ; quant aux fourchettes, elles s'introduisirent vers 1600, et leur emploi ne se généralisa guère avant le dix-huitième siècle. Au moyen âge, la fourchette à deux dents ou petite fourche était un objet de luxe. Jean d'Evreux en possédait une ; Charles V, neuf ; et son successeur n'en avait que trois.

Maîtres et domestiques, nous apprend le baron O. de Watteville, à qui nous empruntons ces détails, avaient pour habitude rigoureuse de se laver les mains avant et après chaque repas. Si l'eau venait à manquer, on n'hésitait pas à se servir de vin. Les plats, au lieu d'être servis comme aujourd'hui, séparément, étaient réunis en un seul qui prenait le nom de mets ; les rôtis superposés constituaient un mets dont les sauces, fort variées, se servaient à part.

Les mets solides étaient présentés sur des tranchoirs, épais morceaux de pain bis coupés en rond, que l'on finissait par manger après qu'ils avaient été imprégnés de différentes sauces ; les mets liquides, les potages mangés en premier se versaient dans une petite écuelle, à moins que chaque convive à tour de rôle, selon sa qualité, ne puisât dans le plat avec sa cuiller.

Jadis, le potage on mangeait
Dans le plat, sans cérémonie,
Et sa cuiller on essayait
Souvent sur la poule bouillie.

Rois et princes, bourgeois et manants, tous mettaient la main au plat et mangeaient avec les doigts. Les gens bien élevés ne devaient prendre les morceaux qu'avec trois doigts. Deux ou trois couteaux suffisaient pour toute une table, chacun empruntant celui de son voisin.

LE MARIAGE

Maintenant, lorsqu'il s'agissait de cette cérémonie, appelée "Mariage..." Ah ! voilà... On annonçait dans les églises comme dans les journaux ce qui suit :

Mardi, le—du courant, sera célébré dans la chapelle... le mariage d'une jeune célibataire de la rue... Fulford (par exemple) et d'une charmante demoiselle (d'à peu près le même droit de majorité) des quartiers environnants.

"MODERNE"

COIFFURES DE PRIX

On peut facilement se faire une idée des sommes énormes que l'Angleterre dépense chaque année pour l'entretien de ses armées, par un aperçu du coût de quelques-uns des uniformes portés.

L'uniforme le plus coûteux est sans contredit celui du chef du corps de musique des gardes dont le prix est de £25 0s 4d ; celui d'un simple troupière du même régiment est de £19 19s 8d.

Le tambour-major des gardes à pied peut bien avoir une belle prestance. Sa tunique seule coûte £7 6s 8d. Le coût total de son uniforme est de £24 6s 7d.

L'uniforme le moins coûteux de tous est celui que porte les fantassins ; il est de £4 8s 11d.

Les artilleurs à cheval, les dragons, les husards, et un régiment écossais, qui porte l'uniforme national, coûtent en moyenne £9 par homme ; tandis que les artilleurs de garnison, les ingénieurs royaux et les corps de département ne coûtent qu'environ £5 par individu.

Quelques-unes des coiffures à grande tenue coûtent des prix fous. Ainsi, le bonnet à longs poils d'un sergent d'état major de 2e Dragon, coûte £10 0s 3d.

La coiffure seule des gardes à pieds vaut une petite fortune ; la dépense annuelle est d'environ £44,586 17s 10d, tandis que celle des Grenadiers se chiffre à £19,242 19s 10d.

Les soldats de la garde sont à bon droit fiers de porter une coiffure qui ne vaut pas moins de £8 sterling, mais ils ne voient pas du même œil la maigre pitance de trois chelins qui leur est allouée par semaine, et ils se demandent avec un certain effroi ce qu'ils deviendraient, s'ils venaient à perdre un couvre chef aussi dispendieux.

QUESTION D'ÉTIQUETTE

LA DERNIÈRE MANIÈRE DE REFUSER

Jules (prenant la main de sa belle).—N'est-ce pas qu'une bague ferait bien sur ce joli petit doigt ; une bague de fiançailles ?

Albertine (retirant sa main).—Ce n'est pas la coutume de porter une bague de fiançailles dans le petit doigt.

PAS TROP PROFOND

Un tramp demande la charité. La dame lui donne un morceau de pain avec une soupe au lait : tout juste pour blanchir le fond de la tasse. Survient le mari.

—Eh ! l'ami, dit-il, il y a une mouche dans votre lait !

—Laissez faire, reprend le tramp, il n'y a pas creux ; elle touche au fond.

APRES LE CARNIVAL



PETITES MEDITATIONS SUR LES PLAISIRS DU MOIS DERNIER

PINCÉE DE CONSEILS

Prendre un verre d'eau chaude le matin, en se levant, est le meilleur remède connu contre la dyspepsie.

La pelure d'un citron, dont on a extrait le jus, peut servir à nettoyer le cuivre. Frottez le métal avec la pelure, plongez-le ensuite dans du sel ordinaire et frottez avec de la pierre ponce bien sèche.

Le zinc doit être lavé dans une solution d'eau chaude et de soude à laver, ou de savon à l'ammoniac. Il faut frotter ensuite avec une étoffe de laine, imbibée d'huile de charbon.

Lorsque vous polissez le poêle, tranchez légèrement autant de morceaux de savon que vous employez de noir. Faites bouillir dans un peu d'eau, avant de vous en servir.

Pour blanchir les toiles. Pour chaque cinq livres d'étoffe, prenez douze onces de chlorure de chaux, et faites-la dissoudre dans une faible quantité d'eau bouillante. Lorsque la dissolution est suffisamment refroidie, mêlez-la à une quantité suffisante d'eau chaude pour couvrir l'étoffe.

Il faut, au préalable, faire bouillir l'étoffe dans de l'eau de savon, puis tordre et rincer. L'étoffe est mise ensuite dans la solution que nous venons d'indiquer. Laissez tremper dix ou quinze minutes, en remuant de temps à autre, puis rincez jusqu'à ce qu'elle soit de la blancheur voulue.

Pour bien réussir un *custard*, ou une pâtisserie aux citrouilles ou au citron, il est bon de faire cuire un peu la croûte avant d'y introduire ces éléments, qui autrement sont absorbés par la pâte.

Si vous avez des tapis de velours épais, servez-vous de sel pour les balayer. Le sel nettoie et empêche les mites, car il en reste des grains dans le tapis et dans les coins. Le sel n'est pas nuisible et n'est nullement désagréable à l'odorat.

Pour protéger les lustres et les cadres contre la contamination des mouches, frottez-les de temps à autre avec de l'huile de lavande.

En frottant avec un morceau de flanelle, trempée dans du blanc d'Espagne, on enlève la couleur jaunâtre des tasses qui ont passé au four.

Dans certains hôpitaux, on ne se sert plus que d'eau de mer chauffée pour les gargarismes.

Les imitations en bois devraient être lavées avec des feuilles de thé froides ; puis essuyez comme il faut et repassez à l'huile de lin.

L'huile de charbon enlève les taches de rouille et de fruits sur presque toutes les étoffes, sans leur nuire aucunement. Lavez les taches dans l'huile comme vous feriez avec de l'eau. Il faut que les parties tachées, pour avoir l'effet voulu, aient été lavées dans l'huile, avant qu'on se serve d'eau et de savon ; autrement on ne réussira pas.

Si vous sentez quelque part un odeur infecte ou un odeur de poisson, prenez un sac de votre meilleur sel et mettez-le à l'endroit d'où vous vient l'odeur, le sel l'aura bien vite absorbé.

LE PIED... A L'ACADÉMIE DES SCIENCES

L'Académie des sciences a eu à s'occuper tant soit peu du "pied humain" dans une de ses dernières réunions.

M. de Quatrefages a en effet analysé une note très intéressante de M. le docteur Regnault sur le rôle du pied comme organe de préhension chez des artistes appartenant à certaines castes, ou bien encore à certaines races de l'Inde.

Ce voyageur a vu fréquemment des menuisiers et des ciseleurs tamouls maintenir leur ouvrage entre leurs pieds et le manier avec leurs orteils pendant qu'ils travaillaient avec leurs doigts. Le boucher, si on l'en croit, aurait aussi une façon singulière de débiter sa viande. M. Regnault rapporte que le boucher tamoul tient son couteau

entre le premier et le second orteil et, prenant la viande à pleines mains, il s'incline, l'attirant de bas en haut, pour la trancher. M. Regnault, enfin, a vu un enfant bengali qui pour monter à un arbre prenait son point d'appui sur une branche en la pinçant entre le premier et le second orteil. Il a constaté que chez ces Hindous le gros orteil possède des mouvements de flexion, d'extension, d'adduction et d'abduction très étendus, tous mouvements qui font du membre inférieur une véritable pince. Particularités caractéristiques et remarquables pour les partisans et les adversaires de la théorie transformiste, le mouvement d'opposition constaté chez les singes fait défaut, et, chez certains Tamouls ou Bengalis, le premier orteil est quelquefois distant du second de 40 à 45 millimètres. M. Regnault explique le premier de ces phénomènes de la façon suivante : "L'homme, dans la marche, dit-il, a besoin que ses pieds lui servent de point d'appui solide. Si le premier métatarsien était opposable, la tête de cet os, roulant autour du deuxième métatarsien, ne serait plus qu'un point d'appui mobile. L'homme serait alors forcé de marcher sur les bords externes de ses pieds, à la façon du singe anthropoïde. Mais alors, chez lui comme chez ce dernier, la marche serait difficile et laborieuse et ne serait plus qu'un accident et non une fonction indispensable. En d'autres termes, conclut M. Regnault, le singe, qui ne se sert de son pied que comme organe de préhension et pour grimper aux arbres, possède un pied main ; l'homme blanc, qui s'en sert pour la marche seulement, dispose d'un pied-pied, et l'Hindou, qui s'en sert pour la marche et comme organe préhensible, a à sa disposition un pied-pince."

PRÉCAUTIONS BIEN PRISES

Hermeline.—Je vous en prie, soyez plus prudent dans les vers que vous m'adressez ; vous savez que toutes mes amies lisent votre poésie !

Joseph.—Soyez sans inquiétude ; personne ne peut savoir que c'est vous que j'appelle Elise. Du reste, personne ne vous reconnaîtra dans mes descriptions.

Les Intrigues d'Une Orpheline

(Suite.)

XII

Il se pencha vers elle, et lui dit à voix basse :

— Hélène, vous êtes beaucoup changée. Il y a dans vos manières à mon égard un changement marqué. Prenez garde ! Je ne suis pas homme à me laisser jouer ; je ne suis pas...

— M. le duc de Flamanville, amonça à ce moment un domestique.

Les yeux d'Hélène se fermèrent un instant, et elle sentit un frisson lui courir jusqu'au bout des doigts ; mais elle se remit instantanément. Elle comprit que la coïncidence de la phrase, commencée par Rivolat et non achevée, et l'entrée du duc était remarquable, elle résolut d'en profiter.

Elle reçut le duc d'une façon très-gracieuse. Il était venu faire ce qu'il appelait une visite sans cérémonie, mais la vérité est qu'il voulait savoir comment allaient les affaires, à la Tour-Blanche, dont il se croyait déjà propriétaire. Il avait été jusqu'à former un plan d'éducation pour Béatrice, et il s'était proposé d'en entretenir Hélène ce jour même.

Béatrice chercha à se retirer, en voyant entrer le duc ; mais celui-ci l'arrêta, et madame Rivolat prit, à ce sujet, ses plus grands airs de dignité.

Après que le duc eut salué Béatrice et Hélène, celle-ci lui présenta madame Rivolat et son fils. Le duc sourit gracieusement.

— Voilà un plaisir auquel je ne m'attendais pas, Rivolat, dit-il, en s'adressant au jeune homme. Je ne vous avais pas vu depuis que nous avons été au collège ensemble. Depuis cette époque, je n'ai pas eu de vos nouvelles. Où êtes-vous donc allé vous cacher ?

— Vous étiez en voyage lorsque je quittai le collège, répliqua Ernest, et juste quand vous reveniez en France, je partais pour aller faire un tour en Europe.

— C'est très-possible, répondit le duc. Dans tous les cas, je suis enchanté de vous voir. Restez-vous longtemps ici ?

— Cela dépend des circonstances, répondit Rivolat, en jetant de côté un regard sur Hélène.

— Il faudra que, avant que vous partiez, vous me donniez une partie de votre temps, continua le duc. Nous ferons de bonnes excursions ensemble, nous irons à la chasse, et, en vérité, je serai content de vous avoir quelques jours.

Rivolat répondit qu'il ne serait pas moins enchanté que le duc, et il se montra, en effet, très-satisfait.

Le duc et lui passèrent une partie de la journée ensemble. Le duc lui exprima son plaisir d'apprendre qu'il était parent, quoique éloigné, des Romilly, et cela, peut-être, le décida à se montrer plus prévenant. Il lui fit promettre de venir dîner avec lui le lendemain, et de rester deux ou trois jours à son château.

Hélène fut heureuse de cet arrangement. Elle se tint hors de la rencontre de Rivolat, et quand il fut parti, elle évita, autant que possible, la société de sa mère.

Elle attendait, d'une heure à l'autre, la visite de Vargat. Elle avait le désir de savoir ce qui s'était passé entre lui et Rivolat, et elle voulait qu'il lui indiquât un moyen

prompt de sortir de la position dans laquelle elle s'était placée.

Elle resta donc dans sa chambre ; mais ce fut en vain, car Vargat ne se montra pas.

Madame Rivolat, ainsi laissée à elle-même par Hélène, se dévota à Béatrice et, n'aimant pas la solitude de la maison, elle sortit avec la jeune héritière, pour faire une promenade dans les jardins. Quoiqu'elle n'eût guère de goût pour sa compagnie, Béatrice n'était pas fâchée d'échapper à l'emmu d'une leçon de musique. Ces promenades se renouvelèrent fréquemment, et, le troisième jour, quand madame Rivolat proposa à Béatrice de sortir, celle-ci accepta en promettant de la conduire dans des endroits où il y avait des fleurs à profusion.

Elles traversèrent ensemble le parc et gagnèrent le bois, où elles s'engagèrent au hasard dans divers sentiers successivement.

Soudain, dans un lieu retiré et dont l'aspect était sauvage, elles rencontrèrent une lutte misérable. Elles se disposaient à passer outre, quand leur attention fut attirée par des sons qui ressemblaient à des gémissements.

— Seigneur Dieu ! fit observer madame Rivolat, quel singulier bruit !

— Silence ! murmura Béatrice : c'est la chaumière de la vieille folle Rachel. Allons-nous en vite d'ici. Les domestiques ne me permettent jamais d'approcher de là, ni d'écouter, ni de voir Rachel.

— C'est singulier ! Pourquoi cela ! Est-elle donc si... si effrayante ? demanda madame Rivolat.

— Je sais, répondit Béatrice, que c'est une femme violente, colère. Elle est toujours grossière à mon égard, et, chaque fois qu'elle me voit, elle m'insulte et me menace. Je ne sais pas pourquoi ; mais, malgré tout, je la plains parce qu'elle est pauvre, malheureuse. Je lui ferais du bien si je le pouvais, mais, comme je vous l'ai dit, elle me hait, et les domestiques disent qu'elle me tuerait si elle osait.

— Ils mentent ! cria une voix stridente de l'autre côté de la porte de la chaumière.

Madame Rivolat poussa une exclamation, et Béatrice, devenant pâle comme la mort, s'accrocha à sa robe.

Toutes les deux tournèrent les yeux vers la porte de la hutte. Elle venait de s'ouvrir, et, debout sur le seuil se tenait une femme grande, misérablement vêtue. Sa figure était d'une blancheur jaunâtre : on eût dit qu'elle avait été taillée dans de l'ivoire et décolorée par le temps. Elle avait le visage traversé de lignes profondes, qui indiquaient non-seulement qu'elle avait éprouvé de grandes souffrances morales, mais qu'elle était animée d'un esprit de fierté et de malice, qui pouvait la rendre dangereuse.

Elle était encore jeune.— Elle ne paraissait pas avoir plus de trente ans ; et son œil brillait d'un éclat qui trahissait les passions violentes dont elle était agitée. Ses cheveux pendaient en désordre sur ses épaules ; ils étaient mêlés de nombreux fils d'argent, résultat probable du dérangement de son cerveau et qui, peut-être, lui donnait l'air plus vieux qu'elle ne l'était réellement.

Il y avait une expression de méchanceté sauvage dans ses yeux, tandis qu'elle regardait alternativement madame Rivolat et Béatrice, mais, presque instantanément, toute son attention se fixa sur cette dernière.

— Ils mentent, répéta-t-elle d'une voix rauque. Je ne voulais pas vous tuer. Quant à ce que je ferai, à présent, cela dépendra du diable qui me force à obéir à ses ordres.

— Rentrez chez vous ma pauvre femme ; nous n'avons rien à vous donner. Venez, Béatrice, mon enfant, dit madame Rivolat, en

prenant Béatrice par le bras pour l'amener.

Mais la femme se plaça devant elles pour les arrêter.

— Restez, dit-elle entre ses dents, restez jusqu'à ce que je vous chasse de ma demeure désolée. Elle indiqua sa chaumière. La mort est dedans, dit-elle, tandis que l'écumé blanchissait ses lèvres, et il y aura la mort dehors. Si vous me poussez au désespoir en essayant de vous jouer de moi.

— Je suis sans ma bourse, absolument sans ma bourse ! murmura madame Rivolat ; mais je vous donnerai vingt sous, et je... je vous enverrai de quoi manger, si vous voulez nous indiquer le chemin le plus proche pour regagner le parc.

— Taisez-vous, et restez où vous êtes ! s'écria la femme. Je n'ai pas de motif de vous faire du mal, à moins que vous ne rendiez folle, en faisant du bruit quand je vous ordonne d'être tranquille. Je vous répète que la mort est là. Vous marcheriez sur le bout des pieds, si vous étiez près de la chambre de mort d'un riche, pourquoi n'auriez-vous pas les mêmes précautions quand vous êtes près du lit de mort du pauvre ? Asseyez-vous là sur l'herbe et ne bougez pas avant que je vous l'ordonne, ou je vous étrangle. Asseyez-vous !

Elle fit un geste de violence, et madame Rivolat, véritablement effrayée, s'affaissa à l'endroit où elle se trouvait, en murmurant :

— C'est une véritable furie. Ma vie n'est pas en sûreté. Comme cette herbe est humide ! Je vais m'enrhumer, bien sûr. Je... je proteste contre...

— Ne bougez pas, ne souillez pas mot, avant que je revienne, s'écria la femme en approchant sa figure tout près de celle de madame Rivolat. Si vous essayez de partir ou si vous faites du bruit, j'aurai votre vie. Je n'ai rien à craindre ou rien à espérer, à présent.

En achevant ces mots, elle prit Béatrice par le poignet et l'entraîna dans la hutte. Elle poussa violemment la porte derrière elle, et se penchant sur le plancher, dans un coin de l'habitation, elle attira à elle une espèce de vieux matelas.

Sur ce matelas était le corps mort d'une jeune fille. Elle paraissait être du même âge que Béatrice. Son visage, qui avait une expression enfantine, était aussi blanc que l'albâtre, et ses longs cheveux, arrangés avec soin, le long de ses joues, étaient dorés comme ceux de Béatrice.

Elle était dans ses vêtements de tous les jours ; ils étaient pauvres, mais propres, et tout en elle indiquait les soins et l'amour d'une mère.

La femme surveilla l'expression terrifiée avec laquelle Béatrice regarda la pauvre morte, qui paraissait être aussi jeune qu'elle et qui avait avec elle, la même ressemblance.

— Agenouillez-vous et priez pour la morte, dit la femme sévèrement.

Béatrice éclata en sanglots.

La femme frappa du pied.

— Agenouillez-vous et priez pour votre sœur ! cria-t-elle entre ses dents.

En jetant un cri de frayeur et de bonheur, Béatrice s'agenouilla et leva les mains, dans l'attitude de la prière.

— Priez, s'écria la femme, priez pour qu'elle soit plus heureuse dans le ciel qu'elle ne l'a été sur la terre. Elle était née pour la richesse, les plaisirs, les grandeurs, et tout le luxe que vous avez connu : elle a partagé ma pauvreté et ma misère ; elle a vécu de croûtes de pain ; elle a couché sur ce misérable lit, tandis que vous étiez chaudement sous du duvet. Elle a mené une vie sans joie et toute de désolation, tandis que vous étiez gâtée, caressée et chérie, au point que vous ignoriez

ce que c'était que les besoins et les soucis. Ses troubles sont finis et les vôtres commencent. Priez pour votre sœur morte.

Béatrice, effrayée au delà de toute mesure, se couvrit la figure avec ses mains, et pleura amèrement.

—Une pièce de cent sous, cria madame Rivolat, sur le seuil de la porte. Je vous donnerai une pièce de cent sous plutôt que d'avoir querelle avec vous. D'ailleurs, je crois devoir vous prévenir...

Cédant à un emportement furieux, la femme s'élança pour l'attaquer, mais madame Rivolat s'enfuit en criant. L'autre la poursuivit.

Il était nuit, quand madame Rivolat entra à la Tour-Blanche.

Elle y fut amenée dans un état de demi-insensibilité, par deux domestiques, qui avaient été, avec d'autres, envoyés à la recherche d'elle et de Béatrice, par suite de l'alarme que créait leur absence prolongée.

Elle avait évidemment été affreusement battue, et ses vêtements étaient complètement déchirés. Béatrice n'était pas avec elle, et, malgré les recherches, qui furent continuées toute la nuit, on ne parvint pas à la découvrir.

Madame Rivolat, en reprenant connaissance, tomba dans des attaques de nerf, et, au milieu des exclamations qui lui échappaient, on ne put tirer d'elle d'autres renseignements que des paroles comme celles-ci :

—La misérable folle,—l'affreux démon,—l'horrible femme.

Hélène, en proie à une excitation indicible, resta auprès d'elle toute la nuit dans l'espoir d'apprendre quelque chose touchant le sort de Béatrice : mais ce fut sans succès.

L'aurore parut, le soleil se leva, et madame Rivolat était tombé dans un sommeil léthargique. Presque toute la maison était à la recherche de Béatrice. Hélène arpenta sa chambre, seule, dans un état d'esprit voisin de la folie.

Soudain son attention fut attirée du côté du parc. Elle vit une foule de gens, domestiques et autres, se dirigeant lentement vers la maison.

Son cœur battit avec une violence qui menaçait de la suffoquer.

Tout-à-coup, un homme, se dégageant du milieu de ses compagnons, accourut vers l'entrée du château.

Elle descendit, et plus pâle qu'un spectre, elle rencontra cet homme sur les marches de l'escalier.

Elle tendit vers lui ses mains jointes ; il lui fut impossible d'articuler un son.

—Nous avons trouvé mademoiselle Béatrice, dit-il, en tremblant et les joues mouillées de larmes. Nous l'avons trouvée dans la mare, près du bois de boulaux, mademoiselle.

—Mais... murmura Hélène avec égarement.

—Elle est morte ! mademoiselle, s'écria l'homme avec un soupir qu'il ne put étouffer : morte noyée, morte ! Que le ciel ait pitié de nous.

Morte.

Ainsi la dernière vie qui la séparait de la richesse, des grandeurs et d'une couronne, avait disparu !

Elle était maintenant,—elle ne savait pas par l'effet de quelle agence, et elle s'inquiétait peu de le savoir,—maîtresse de la Tour-Blanche !

Une vision d'éblouissante splendeur obscurcit ses regards.

Puis, un voile horrible passa devant sa vue, un murmure lugubre résonna comme un glas à ses oreilles ; une odeur de mort emplît ses narines et son sang parut se gla-

cer ; son visage, son corps semblèrent se contracter,—elle eut deux ou trois convulsions, et elle tomba à la renverse, immobile sur l'escalier de marbre.

XIII

DE L'AUDACE... PEUT-ÊTRE TROP D'AUDACE

Quelques jours après les obsèques de Béatrice, qui se firent avec la plus grande pompe, on fit l'ouverture du testament de M. de Romilly, d'après lequel Hélène était déclarée héritière de la Tour-Blanche, si elle survivait à Raoul et à Béatrice. Après cette lecture, Hélène, qui avait hâte de se retirer dans la solitude de sa chambre, répondit seulement par quelques mots incohérents à ceux qui se pressaient autour d'elle pour lui adresser des félicitations, qui n'étaient pas sincères pour la plupart, et auxquelles, d'ailleurs, elle était indifférente.

Elle refusa presque péremptoirement les attentions que madame Rivolat cherchait à lui prodiguer. Ceux, qui remarquèrent cela, s'imaginèrent qu'elle regardait cette femme comme étant la cause indirecte de la mort de la pauvre Béatrice, et l'air suffisant de la comtesse était de nature à confirmer cette idée.

A Ernest Rivolat, quand il essaya de converser avec elle, elle dit d'un ton bref et net :

—Demain.

Au duc elle dit d'un air de supplication :

—Ne m'abandonnez pas, restez jusqu'à demain.

A tous les autres, quelque chose qu'ils eussent à lui dire, elle répondit :

—Demain.

Alors elle monta à son appartement et renvoya sa femme de chambre. Elle ferma avec soin les portes et les fenêtres. Elle avala une grande gorgée de la potion que lui avait donnée Vargat, se jeta sur son lit et, se cachant la figure dans les draps, elle tomba dans un état d'insensibilité léthargique.

Elle n'aurait pas consenti à passer la nuit seule et éveillée pour la possession de la Tour-Blanche et d'une couronne.

Celui-là, en effet, doit avoir le cœur endurci, qui, la conscience chargée de crimes, n'éprouve aucune terreur aux approches de minuit.

Il était tard quand elle s'éveilla le lendemain. Elle avait ordonné à sa femme de chambre de ne pas la déranger ; mais celle-ci, alarmée de voir les heures s'écouler, s'était enfin décidée à frapper à la porte. Hélène ouvrit alors les yeux.

Elle fit entrer sa femme de chambre, s'habilla et déjerna dans son appartement. Elle se donna le temps de se rappeler le passé, d'examiner le présent, et de réfléchir à l'avenir.

Après s'être tracé son chemin, elle descendit dans le cabinet de travail de M. de Romilly.

Il lui fallut un certain courage pour prendre possession de son fauteuil, mais elle en avait hérité, et s'assit dessus.

Elle envoya prier le duc de Flamanville de bien vouloir se rendre près d'elle, et quand il vint, elle le supplia de lui prêter l'appui de ses conseils pour le règlement de ses affaires. Le duc répondit gracieusement qu'il était à son service.

Elle fit appeler ensuite M. Dorville, l'intendant, et tous ceux, en un mot, qui étaient chargés de l'administration des propriétés. L'on s'occupa immédiatement d'affaires d'intérêt.

Peu de temps après, Hélène, comme elle s'y était attendue, reçut un billet d'Ernest

Rivolat à qui, ainsi qu'à sa mère, elle avait laissé le soin de s'amuser le mieux qu'ils pourraient.

Ce billet était ainsi conçu :

"Il faut que je vous voie tout de suite, vous n'oserez pas me refuser.

"RIVOLAT."

Hélène sourit, plia le billet avec soin et le plaça dans son carnet. Elle donna l'ordre au domestique, qui le lui avait apporté, d'amener M. Rivolat dans le cabinet.

Le jeune homme arriva, la figure sombre et les sourcils froncés.

Aussitôt qu'il fut entré, Hélène se tourna vers lui avec un charmant sourire. Elle mit dans l'expression de ses yeux quelque chose qui flatta sa vanité, et elle lui tendit sa main que, en dépit de toutes les idées de rébellion auxquelles il s'était livré quelques minutes auparavant, il prit et porta à ses lèvres, comme si elle eût été une reine. Elle dit de sa voix la plus douce :

—Monsieur Rivolat, je vous suis très-reconnaissante pour la bonté que vous avez eue de venir me voir, pour les égards que vous avez témoignés à une jeune fille qui, quoique aussi bien née que vous, ne possédait rien, n'avait d'autres ressources que ce qu'elle attendait de M. le baron de Romilly, dont vous avez eu la satisfaction de faire la connaissance et dont vous avez, dans plus d'une occasion, reçu l'hospitalité. Je vous suis plus reconnaissante encore à l'idée que vous avez eue d'engager votre respectable mère à se rendre ici, pour qu'elle pût y occuper sa position,—non d'une seconde mère,—mais de directrice et de guide. Je vous suis particulièrement reconnaissante pour le soutien que vous m'avez prêté durant les dernières épreuves que j'ai eu à traverser, et si je pouvais vous témoigner ma reconnaissance sous une autre forme que par des remerciements, j'en serais enchantée. Vous me comprendrez si je vous dis que je suis accablée par tous ces malheureux événements, et que j'ai besoin de repos, que quelques jours de tranquillité me sont absolument nécessaires. Il me faudra d'abord donner mon temps aux affaires de la maison ; mais après, je veux rester un mois sans être dérangée. Je ne recevrai personne, je n'irai voir personne durant cet intervalle. Grâce à une complète solitude, j'espère qu'il me sera possible de remettre mes nerfs ébranlés. Au bout de... disons un mois... oui, un mois... je serai heureuse de vous recevoir, si vous me faites l'honneur de venir à la Tour-Blanche. Jusque-là, donc, je vous dis adieu.

—Mais, dit Rivolat avec un étonnement qui n'avait rien de déguisé.

—Jusque-là, je vous dis adieu, répéta-t-elle avec énergie, — adieu en ce moment, car je suis sûre que je n'aurai pas d'autre occasion de vous revoir aujourd'hui.

—Pardonnez-moi, murmura Rivolat.

—Oui, oui, poursuivit Hélène avec une fermeté inflexible, mais avec une grande douceur de ton, je suis,—chère madame Rivolat... je vous demanderai de l'emmener avec vous en partant aujourd'hui. Naturellement, je lui suis très-reconnaissante, mais elle doit sentir, tout le monde doit comprendre,—que je ne puisse la voir, que je ne puisse même entendre mentionner son nom sans me rappeler ma pauvre et chère Béatrice. Elle se couvrit un moment les yeux avec son mouchoir, et quand elle l'ôta, ils étaient mouillés de larmes. Je sais qu'elle n'est pas à blâmer, la pauvre femme. Elle a agi dans un excellent motif ; mais il me sera impossible de séparer son nom du souvenir de ma chère Béatrice.

Il y eut un murmure d'approbation dans l'appartement.

Hélène, encore une fois, se couvrit les yeux avec son mouchoir, et murmura d'une voix à peine articulée :

— Adieu, monsieur Rivolat; portez à madame votre mère mes plus chaudes protestations de gratitude et... et, ajouta-t-elle, en baissant de ton, je vous en prie, ne me troublez plus à présent.

Ernest Rivolat fut étonné, anéanti, comme s'il eût été frappé d'un coup de tonnerre. Il prit machinalement sa main et la laissa retomber sans la presser.

Puis il se trouva soudainement conduit hors de l'appartement par le Duc, qui prit gracieusement sur lui de s'acquitter de cette tâche, et il se sentit incapable de protester ou de faire aucune observation.

Il était rempli de rage et d'appréhension : — de rage de ce qu'Hélène le traitât ainsi, lui, à qui, selon ce qu'il croyait, elle devait tout ce qu'elle possédait; et d'appréhension, parce qu'il avait le pressentiment qu'elle avait résolu de l'écartier et de suivre une route différente de celle qu'il avait arrangée pour elle.

Il avait assez de finesse, toutefois, pour voir qu'il n'y avait rien à faire pour lui en ce moment; qu'il n'y avait qu'à prendre son parti, et à s'éloigner avec une bonne grâce apparente. Mais il n'y avait rien qui l'empêchât de revenir secrètement et soudainement quand tout le monde se serait retiré, et alors d'avoir avec elle une explication nette et définitive.

Il partit et emmena sa mère avec lui. Il eut beaucoup de peine à lui faire garder sa dignité, et plus de difficulté encore à l'empêcher de parler et à lancer de dangereuses insinuations. Lorsqu'elle fut partie, les domestiques parlèrent d'elle comme d'une personne dont la tête paraissait s'égarer sous l'influence de liqueurs qu'elle buvait fréquemment, et dont l'odeur ne laissait pas que d'être assez forte.

Ernest Rivolat laissa après lui un billet comme celui du matin. Il disait :

“ Je reviendrai peut-être avant le temps fixé. N'essayez pas de m'échapper. Je saurais oser encore plus que vous. Prenez donc garde ! ”

Hélène reçut ce billet au moment où elle allait s'habiller pour le dîner, auquel devaient assister seulement le Duc et M. Dorville.

Elle sourit en le lisant.

— Pauvre garçon, murmura-t-elle, il a le pressentiment de ce qui l'attend.

Au dîner, elle parut être triste. Le duc était assis sur un tel piédestal, et M. Dorville se tenait si bas devant lui, que M. de Flamanville éprouva une satisfaction d'orgueil à se faire écouter par le notaire qui buvait pour ainsi dire, ses paroles. Peut-être ainsi se montra-t-il moins attentif pour Hélène qu'il l'aurait été sans cette circonstance, — dans tous les cas, il le fut beaucoup moins qu'elle avait espéré.

Aussi se leva-t-elle promptement de table en prétextant sa fatigue, parla avec affabilité à M. Dorville et assez froidement au duc. Elle dit à ce dernier adieu pour un mois aussi; et elle ajouta que, s'il n'attachait pas assez de prix aux relations qui existaient entre eux depuis quelque temps pour qu'il crût devoir les continuer, elle le priait de vouloir bien agréer ses remerciements pour

la gracieuse condescendance et les nombreuses faveurs dont elle avait été l'objet de sa part et de lui permettre de lui faire ses adieux tout de suite.

Ce fut au tour du duc de s'étonner. Il protesta contre ses suppositions, mais avec une aisance parfaite. Il dit peu de choses; il se contenta de répliquer qu'elle était trop troublée pour pouvoir l'écouter, et qu'au bout d'une quinzaine, il viendrait lui présenter ses hommages, et la désabuser des impressions singulières qu'elle avait conçues, — du moins en ce qui le concernait.

(A suivre.)

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur l'annonce que nous publions ailleurs, au sujet de deux beaux feuilletons qui se vendent à notre bureau pour 10 cts.

Election du Quartier St-Jacques

COMITÉ CENTRAL

DE

MR. JOSEPH BRUNET

1476 Rue Ste-Catherine

SALLE DUMONT (Club Letellier)

OUVERT LE JOUR ET LE SOIR

Les amis sont priés d'assister

Des orateurs distingués adresseront la parole tous les soirs.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, Montréal.

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.

GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL.

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET GERANT.

Semaine commençant LUNDI, le 7 MARS,
Après-midi et soirée.

La plus grande production dramatique
de la saison.

M. DOMINICK MURRAY

LE CELEBRE ARTISTE

Dans le grand mélodrame anglais

MASTER & MAN

Excellente compagnie, décors magnifiques,
chœur, etc., etc.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à
10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE:

SAM DEVERE NOVELTY COMPANY.

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE
TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonc-
tionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

B. E. MCGALE

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux
français de Montréal

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement en dehors de Montréal
SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou dis-
poser de quelque chose,

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de
tous les journaux français du Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE DÉCEMBRE

21,400 par jour

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER
LE CÉLÈBRE

CHOCOLAT MENIER

Ventes Annuelles dépassent 33 MILLIONS de Livres.

Ecrire pour Échantillons gratuits à C. ALFRED CHOUILLOU, Montréal.

DYSPEPSINE

— LE —

GRAND REMEDE AMERICAIN

— POUR LA —

DYSPEPSIE

GUERIT RADICALEMENT

L'Indigestion, Flatulence, Estomac en Désordre, Brûlement d'Estomac, Maux de Tête, Constipation, Maladies Biliéuses,

— AINSI QUE —

LA DYSPEPSIE ET LES MALADIES DE FOIE SOUS TOUTES LEURS FORMES

Regularisant l'action de l'Estomac et des Organes Digestifs.

En Vente dans toutes les Pharmacies, 50 cts. la Bouteille

E. G. SIMARD, B. C. L.
(DE SIMARD & SIMARD)

NOTAIRE PUBLIC

15 RUE ST. JACQUES, MONTREAL.

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR
107 Rue St-Jacques, (Royal Building)

MONTREAL.

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Etranger.

EMPLOYEZ LA

LOTION PERSIENNE

POUR blanchir le TEINT, lui rendre ou conserver sa couleur de rose, faire disparaître les ROUSSEURS, LE MASQUE et autres taches de VIEUX FRAU.

Chez tous les PHARMACIENS.

Prix : 50 cts.

PRENEZ GARDE AUX IMITATIONS.

Belle Musique à Vendre.

NOUS VENONS DE RECEVOIR

3,000 MORCEAUX de MUSIQUE

QUE NOUS VENDONS

10, 15 et 20 Cts.

Nous avons les morceaux les plus nouveaux et les mieux choisis : musique classique, morceaux d'opéra, chansonnettes, danses, etc

Le public est prié de venir visiter notre assortiment, au bureau de *La Bibliothèque à Cinq Cents.*

POIRIER, BESSETTE & CIE,

No. 516 RUE CRAIG, MONTREAL.

Le meilleur marché et le plus complet des journaux de Modes parisiens

"LA NOUVEAUTÉ"

Paraissant toutes les semaines, le Numéro, 5 Cts.

PARIS, 35 Rue de Verneuil

MONTREAL, Poirier, Bessette & Cie, 516 rue Craig.

'LE SAMEDI' est imprimé avec l'encre

— DE —

TREADWELL & TESCHNER

32 and 34 Frankfort Street, New-York

ARISTIDE BELAIR,
Contracteur - Menuisier,

218 AVENUE LETOURNEUX,

VILLE DE MAISONNEUVE.

Toute sorte d'Ouvrages en Menuiserie exécutés avec soin promptitude et à des prix modérés.

HÂTEZ-VOUS D'ENVOYER

10 Cts.

Magnifiques Feuilletons

A BON MARCHÉ

10 cts-chaque-10 cts

Seconde édition des deux grands FEUILLETONS à sensation

"L'ANGE DU FOYER"

— ET —

"Le Remords d'un Ange"

que *La Presse* a publiés, contenant l'un 112 et l'autre 88 pages grand format

SE VENDENT 10 CENTS CHAQUE

— Franc de port —

AU BUREAU DE

La Bibliothèque à Cinq Cents,
516 RUE CRAIG, MONTREAL.

A LIRE

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE.—Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LE SILLON, revue littéraire et artistique mensuelle.—Ecrire à M. E. Bouhaye, 31 rue de Chabrol, Paris.

LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne.—Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois.— Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX.— Paris: Lucien Facon, directeur, 13 rue Cujas. New York: E. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE.—Abonnement: Un an, 20 frs., Six mois, 10 frs. Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

CORDONNERIE.—Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de cordonnerie, c'est le FRANC PARLEUR, 57, boulevard St-Michel, Paris.—Specimen franco sur demande.

Pilules Antibiliéuses.



MARQUE DE COMMERCE

Du Dr NEY

Remède par excellence contre les Affections Biliéuses: Torpeur du foie, Excès de bile et autres indispositions qui en découlent: Constipation, Perte d'appétit, Maux de tête, Etc.

Le Dr D. Marsolais, praticien distingué, écrit ce qui suit:

Voilà plusieurs années que je fais usage des Pilules Antibiliéuses du Dr Ney et je me trouve très bien de leur emploi.

Je ne puis que faire l'éloge de leur composition que vous avez bien voulu me faire connaître. Ne contenant pas de mercure, elles peuvent être administrées sans danger dans une foule de cas où les pilules mercurielles seraient tout à fait nuisibles.

Non-seulement je fais un usage considérable de ces pilules pour mes patients, mais j'en ai aussi employées en maintes circonstances pour moi-même et le résultat a été des plus satisfaisants.

C'est donc avec plaisir que j'en recommande l'usage aux personnes qui ont besoin d'un purgatif DOUX, EFFICACE, ET INOFFENSIF.

Lavaltrie, 1er mai 1887. Dr D. MARSOLAIS.

EN VENTE PARTOUT

SEUL PROPRIÉTAIRE

L. ROBITAILLE, Chimiste
JOLIETTE, P. Q.

PRIX SEULEMENT 25 CTS LA BOITE.

La Bibliothèque à Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire, Artistique et de Mode.

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Éditeurs-Propriétaires,

No. 516 Rue Craig, Montreal

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous

LISEZ LA PRESSE LISEZ

JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois de Juin

20,774 par jour

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 Rue St-Jacques, Montréal.

IMPRIMERIE

Poirier, Bessette & Cie,

516 Rue Craig, Montréal

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que:

Circulars, Livres,

Brochures, Pamphlets,

Affiches, Programmes,

Cartes de visite, Cartes d'affaires,

Entêtes de comptes, Pancartes,

Annonces d'encan, Etiquettes,

Blancs de toutes sortes, etc., etc.

Commandes Promptement Exécutées.
Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.